

ANNE GONON

UNE UTOPIE DE PROXIMITÉ

Petites et grandes histoires d'un territoire

*Derrière
Le Hublot*

CAPDENAC / MIDI-PYRÉNÉES

QUELQUES MOTS... À PROPOS

Après quelques années passées à inventer des projets artistiques et culturels développés avec une attention et une adresse toujours renouvelées à l'autre et une prise en compte des réalités du territoire sur lequel nous vivons, nous avons souhaité mettre des mots sur nos actions quotidiennes en confiant à Anne Gonon l'écriture de *Une utopie de proximité - Petites et grandes histoires d'un territoire*. Ce livret revient sur trois aventures artistiques que nous avons portées au cours de l'année 2013 dans une dynamique de partage, mêlant l'ambition de l'action culturelle, l'idéal de l'éducation populaire, le militantisme associatif et l'exigence artistique. Les récits que nous donne à lire Anne Gonon sont le fruit de rencontres avec les gens qui ont façonné ces projets (les participants, les artistes,

les partenaires...). Ils disent ce que nous faisons et confirment si nécessaire que nous tentons bien de faire ce que nous disons et ambitionnons. N'omettant rien des doutes qui animent ces projets, Anne Gonon rend bien compte de la complexité et des questions qui se posent au quotidien dès lors que l'on tente d'associer une population à son devenir culturel. Elle nous aide dans cet exercice délicat qui consiste à trouver les mots, nos mots, ceux qui sont justes et à propos. Ce regard qu'elle porte, comme celui des accompagnateurs Yannick Jaulin et François Pouthier, est riche pour notre association et les gens qui se mobilisent pour que vivent et se partagent ici les cultures et les arts.

FRED SANCERE

VIVRE ET ÊTRE D'ICI

Ceux qui connaissent Derrière Le Hublot depuis le début doivent mesurer le bouleversement. Si, comme moi, vous n'avez pas vécu cette période qui date d'un autre millénaire, imaginez-vous une bande d'amis, grands adolescents et jeunes adultes, qui sont de « Capde », comme on dit quand on est de là. Ils sont nés et/ou ont grandi à Capdenac-Gare, ou aux alentours de cette ville-champignon, au nom et au passé emblématiques du développement industriel du XIX^e siècle, quand l'implantation du chemin de fer et d'une étoile ferroviaire à cinq branches a fait d'une commune presque surgie de nulle part un nœud majeur du trafic du sud du Massif Central. Une sorte de Los Angeles à la mode aveyronnaise, avec une pointe de sauce lotoise. À Capdenac-le-Haut, on est immatriculé 46, en bas, à Capdenac-Gare, 12.

En cette fin des années 90, quand un groupe de bénévoles fonde Derrière Le Hublot, cette grande époque de la révolution industrielle et du buffet de la gare tenu par MM. Raynal et Roquelaure est de l'histoire ancienne. La ville en porte le souvenir dans le tracé de ses rues et son architecture, certaines familles dans leur généalogie. Que veulent-ils alors, ces jeunes gens ? Habiter ici, y proposer pour eux et leur entourage un environnement propice, notamment culturellement. Ils sont, comme le rappelle souvent Fred Sancère, qui fit partie des fondateurs et est devenu directeur, des « purs produits de l'éducation populaire ». Cette époque fondatrice paraît elle aussi aujourd'hui bien loin. L'association emploie désormais trois salariés permanents, mobilise un noyau dur de militants très actifs et compte près de 250 adhérents. De ses bureaux dans la maison du parc Capèle, mais surtout en étant sur le terrain, l'équipe organise une saison qui inclut une programmation à l'année, deux festivals, des accueils en résidence et des actions en milieu scolaire. Grâce à ce travail connu et reconnu, Derrière Le Hublot s'inscrit pleinement dans le paysage artistique et culturel national français. Son directeur intervient d'ailleurs parfois dans des rencontres professionnelles consacrées aux projets « artistiques et culturels de territoire », qui placent le rapport à la population et au territoire au cœur de leurs démarches, comme le fait l'association. De « démarche d'implication » en « co-construction », de

« projets participatifs » en « infusion », il y aurait de quoi se perdre dans le vocabulaire professionnel. Mais point besoin d'avoir recours à un lexique ou un jargon complexe pour résumer le credo de Derrière Le Hublot : faire avec et pour les gens d'ici. S'il s'énonce simplement, sa mise en œuvre ne coule pas toujours de source. L'humilité et l'enthousiasme militant de ceux qui animent l'aventure au quotidien, Aurélie Burger, administratrice, Delphine Datamanti, médiatrice et Fred Sancère, et des membres actifs de l'association, ont pour principal obstacle – pas des moindres cela dit – la modestie des moyens financiers dont ils disposent. L'inscription dans le temps, la patience et la vigilance que requiert la volonté de mettre la rencontre et la collaboration au cœur des processus de travail expliquent aussi en partie cette humilité cultivée. Les effets et l'impact de l'action culturelle de terrain ne se mesurent guère à coup de chiffres et de statistiques ; ils sont souvent difficilement évaluables car quasi imperceptibles. Pour autant, de nombreux signaux, visibles à qui veut bien prendre le temps de l'observation sur le terrain, renseignent sur la profondeur de l'immersion et du travail accompli par l'équipe.

En 2014, l'association fête ses 18 ans et cet âge de la majorité atteint, l'expérimentation et l'invention président toujours. *L'Autre festival* est bien identifié par la population qui s'y rend en nombre. Ce rituel annuel qui fait la joie des bénévoles engagés – dont certains prennent des vacances pour se rendre disponibles – fait partie d'une saison qui permet de travailler en profondeur sur le territoire, et ce tout au long de l'année. La première saison datant de 2000, Derrière Le Hublot, bien que n'ayant pas de lieu pour le moment, a su instaurer une forme de pérennité de sa présence sur le terrain. Depuis plusieurs années, de nouvelles initiatives atypiques ont vu le jour, traduisant l'évolution constante du projet de l'association. Cette évolution s'ancre dans une recherche permanente d'articulation entre la relation au territoire et à ses forces vives, l'implication des habitants et des démarches d'artistes. Cette recherche se tricote artisanalement, avec des accrocs et des mailles serrées, du tâtonnement et de la réussite. En résumé, il y a de la tentative, des convictions, mais aucune certitude, car collaborer avec d'autres, c'est accepter l'imprévu et l'imprévisible. Trois projets développés en 2013 en témoignent.

LE GRAND BANQUET, REPAS-SPECTACLE

L'infra-ordinaire révélé

Estofinade, tripoux, Cabécou, cochonnailles, pâté doré, pompe à l'huile, Marcillac et ratafia...

Une immersion en terres aveyronnaises s'accompagne inévitablement d'une dégustation des spécialités culinaires du cru. Territoire rime avec terroir et pourquoi laisser ce pan de la culture locale à la folklorisation quand elle occupe, de fait, une place si conséquente dans la vie des habitants ? Parmi les projets marquants menés récemment figure *La Trilogie Gastronomique*, collection de cartes postales phonophotographiques, *Estofinade, Cochonnailles, Potage et potager*, créées par Marc Pichelin et Kristof Guez entre 2008 et 2011. Les deux artistes, preneur de son et photographe, sont allés, lors de séjours sur place, à la rencontre d'habitants qui ont partagé avec eux leurs recettes, leurs pratiques – professionnelles pour certains – et leur relation à la cuisine et la gastronomie.

Création en prise directe avec le contexte, confiée à des artistes invités à porter leur regard sur la cuisine, pratique relevant de « l'infra-ordinaire », pour reprendre l'expression de Georges Perec¹, et qui révèle notre rapport au monde et aux autres, *La Trilogie Gastronomique* constitue une étape importante pour l'association. Elle matérialise artistiquement combien la bonne chère irrigue le projet de Derrière Le Hublot, comme elle caractérise sa région d'implantation. Elle témoigne aussi d'une attention portée à la convivialité comme moyen de rencontrer l'autre.

En milieu rural, s'intéresser à la table et chercher à créer du lien avec celles et ceux qu'on ne croise pas naturellement, mène assez logiquement aux éleveurs. En 2013, alors que des liens étaient déjà établis avec la coopérative Fermes de Figeac, une idée émerge lors d'échanges avec Stéphane Gérard, responsable des circuits courts et Guillaume Bach, responsable de magasin. Organiser un grand banquet, pour 400 convives, en extérieur, pendant *l'Autre festival*, en s'associant à un groupe d'éleveurs bovins adhérents de la coopérative qui a lancé une activité de grillades. Ce projet doit être l'occasion d'une rencontre entre ces éleveurs, les habitants et les bénévoles. La compagnie Carabosse, implantée en Poitou-Charentes, se voit associée au *Grand Banquet, repas-spectacle*. Reconnue de par le monde pour ses « installations de feu », l'équipe artistique est spécialiste des créations éphémères et uniques. Elle va imaginer l'écrin scénographique de cette grande première un peu déraisonnable - Derrière Le Hublot n'a jamais organisé de repas d'une telle ampleur pour le public.

LES ÉLEVEURS, AMBASSADEURS DU TERRITOIRE

En ce mois de mai 2013, l'installation se fait sous une pluie battante. La pluie tombe et la pression monte du côté des organisateurs comme des éleveurs. Certains, raconte Stéphane Gérard, appréhendent un peu de se retrouver « au milieu d'un spectacle ». Le jour J, la météo se montre clémente, comme par miracle. La table est dressée – pas un gobelet en plastique, ni une assiette en carton en vue, on mangera dans de la belle vaisselle. Carabosse a installé des pots de feu qui éclaireront les convives une fois la nuit tombée, une rivière de charbon serpente, des barbecues on été construits pour l'événement. Éleveurs et bénévoles enfilent les tabliers et les braises commencent à rougeoier. Au total, près d'une quarantaine de personnes, grilleurs et serveurs, sont fin prêts. Les pots de feu sont allumés, la rivière de charbon s'embrase, les affamés s'attablent. Au menu : ratafia, plancha de boeuf du ségala, légumes braisés et sauce musclée, pomme au four spéculos, caramel beurre salé, vin de Marcillac. Les grillades sont grillées, les légumes braisés, les pommes cuites, les assiettes vidées. Le jour décline, l'installation de Carabosse se transforme, de loin, en petites bougies. Les flammes font danser des ombres portées sur les visages. Pas une goutte de pluie, des soupirs de soulagement et des sourires ravis en pagaille.

Cela peut paraître peu, mais c'est beaucoup ce qui s'est joué là. Huit mois plus tard, Stéphane Gérard rapporte que les éleveurs lui en parlent encore. Ceux qui s'étaient impliqués dans le groupe « Grillades » se sont vu pousser des ailes après le grand bain du *Grand Banquet*. Par la suite, ils ont continué de se structurer et s'appellent désormais « Le grill des éleveurs ». Ils proposent leurs grillades pour des repas associatifs, des événements sportifs et des fêtes de village. « L'enjeu n'était pas tant de faire griller 400 parts, ça, on sait faire. C'était de prendre le risque d'aller sur un terrain où les éleveurs n'étaient pas attendus – moins qu'à un match de rugby en tout cas. Il fallait qu'ils trouvent leur place dans une manifestation qui les dépassait », remarque Stéphane Gérard. « Les gens sont venus vers les éleveurs, leur ont posé des questions sur leur métier, ajoute-t-il. C'est valorisant pour eux. La scénographie de Carabosse les a placés dans un environnement qui était très beau – ça aussi, c'est important. » Ces éleveurs qui se veulent des « ambassadeurs du territoire » et qui sont restés « boire des coups » avec les bénévoles et les artistes ne sont-ils pas l'arbre qui cache un peu la forêt ? Guillaume Bach partage, lui, une pointe de déception et ses interrogations. « Il n'y a pas beaucoup de salariés ou d'agriculteurs de la coopérative qui sont venus. Comment faire en sorte de ne pas toucher toujours les mêmes ? Il faut que la rencontre se fasse entre les deux mondes. »

LA CULTURE DE L'AUTRE

Cette collaboration avec les éleveurs de la coopérative Fermes de Figeac est emblématique d'un pilier de la démarche de l'association : faciliter la rencontre entre ces « deux mondes ». Mais de quels mondes parle-t-on au juste ? De celui des arts et de la culture d'un côté ; de la vraie vie, celle des salariés et des agriculteurs, de l'autre ? À cette lecture binaire, voire conflictuelle, l'équipe oppose une approche de conciliation. En ce sens, le rôle que le milieu des arts de la rue a joué, et continue de jouer, dans l'histoire et les activités de la structure n'a rien de surprenant. L'association ne fait pas directement référence aux arts de la rue dans sa communication, mais les compagnies et artistes programmés viennent pour beaucoup de ce mouvement et en incarnent l'esprit. Historiquement, les artistes de rue ont choisi d'aller dehors pour s'adresser à la population dans un double élan : jouer partout et, ce faisant, rendre l'art accessible à tous ; jouer différemment, notamment en transgressant la frontière séparant acteurs et public, pour instaurer un rapport de proximité direct aux spectateurs. En ce sens, l'intention des artistes de rue, dans leur rapport originel à la population, était d'ordre politique et fondamentalement audacieux. Il s'agissait de créer les conditions d'une possible relation à autrui, d'une confrontation à la diversité, quand tout dans la société conduit à l'entre-soi social, économique et culturel.

Une éthique et un élan utopique de mixité et de proximité qui caractérisent l'action de Derrière Le Hublot. Car le temps de partage que représente le *Grand Banquet*, de par la convivialité chaleureuse qu'il instaure, a bien pour fonction de fédérer des personnes qui ont peu l'occasion de se rassembler habituellement. Le choix d'un événement culinaire, scénographié par une équipe artistique de rue reconnue, révèle en creux un autre pilier de la démarche : le refus de la distinction exclusive entre la culture cultivée d'une part (celle de la création artistique, incarnée par les spectacles programmés), et la culture populaire d'autre part (celle de la cuisine et du terroir, ringardisée et folklorisée dans les foires touristiques ou vampirisée et vidée de sa substance dans des émissions de télé-réalité).

« Parce que la gastronomie est un art, parce que prendre son temps à table est un art de vivre, parce que des éleveurs et bouchers ont l'art du savoir-faire, nous avons voulu faire de ce repas un moment de spectacle particulier » peut-on lire dans la plaquette de *l'Autre festival*. De leur côté, les professionnelles membres d'un groupe de réflexion consacré à la médiation dans les arts de la rue soulignent que la spécificité des arts de la rue est « leur capacité à créer un rapport singulier aux publics et au contexte, dans leur écriture parfois, dans leur mise en œuvre toujours » et qu'ils sont, avant tout, « des arts de la relation »². Au croisement de ces deux citations, en apparence lointaines, apparaît en creux le positionnement de Derrière Le Hublot, résumé par la notion de « projet artistique et culturel de territoire ». Il s'agit de tenter de s'adresser à la singularité de chacun, invité à venir vivre un moment, voire s'il le souhaite à s'impliquer, à partir de ce qu'il ou elle est. Les actions développées ne le sont pas hors sol mais, au contraire, de façon profondément enracinée.

S'ADRESSER À DES « DESTINATEURS »

En construisant à partir du contexte, de l'environnement social, culturel, économique et historique, en partenariat avec les associations, les acteurs de la société civile et les habitants, l'association adopte une méthode de travail qui permet de cristalliser les énergies, les aspirations, et les enjeux de chacun, autour d'un projet. En optant pour cette approche, qui n'a rien d'une recette ou d'une méthodologie qui s'appliquerait par magie, l'équipe fait œuvre de médiation, au sens où elle lie et relie des individus et des structures de natures très différentes. L'échelle relativement petite de la ville de Capdenac présente en la matière un certain avantage. Il y a là, de fait, un bassin de population et d'activités, qui partage un espace de vie. S'il est illusoire de penser toucher tout le monde, l'aspiration et l'ambition de concerner le plus grand nombre conduit à proposer une diversité de modalités d'entrée en contact avec les artistes, la création et la culture, défendue dans une acception très ouverte.

L'un des maîtres mots de la démarche défendue est l'implication. Des bénévoles qui tiennent la billetterie de *Blablaba... le festival des beaux parleurs*, aux habitants qui ont reçu Marc Pichelin et Kristof Guez dans leurs potagers, les modalités de cette implication des habitants sont très variées. S'impliquer, c'est accorder du temps, partager quelque chose de soi, s'engager, aller à la rencontre d'autres. L'équipe invente des contextes et des situations qui rendent possibles ces rencontres, qui « retisse(nt) du lien entre des territoires, des gens, au quotidien », qui ne se contentent pas de voir « en l'humain un simple récepteur », mais le considère(nt) comme un « destinataire », pour reprendre les termes du comédien et metteur en scène directeur des Tréteaux de France, Robin Renucci³.

L'implication des habitants⁴ est aujourd'hui une problématique forte dans le champ artistique et culturel et, plus largement, ce sont les fondements de la participation citoyenne en France qui sont réinterrogés. À tous les niveaux, de la « démocratie participative » à la démarche des Agenda 21, de l'aménagement urbain et territorial concerté aux lois sur la bioéthique, la participation des citoyens constitue un enjeu crucial d'activation de la démocratie. Cette préoccupation, partagée par d'autres structures culturelles que Derrière Le Hublot, a des incidences fortes sur la conduite des projets. Elle exige qu'une attention particulière soit portée aux objectifs et aux enjeux de chacun des partenaires ; en respectant leurs singularités. Elle induit par ailleurs une négociation et des mutations des places de chacun, artiste, structure culturelle, élu, public et population.

1. Georges Perec, *L'infra-ordinaire*, Le Seuil, Paris, 1989.

2. « Les arts de la rue, des arts de la relation », in *Les Brèves de Stradda*, HorsLesMurs, Paris, n°25, juillet 2012.

3. Robin Renucci, « Convaincre partout et ne rien lâcher », in *La Scène*, Nantes, n°72, printemps 2014.

4. Sur ce sujet, voir notamment le dossier « La participation des habitants à la vie artistique et culturelle », co-dirigé par Marie-Christine Bordeaux et Françoise Liot, in *La revue de l'Observatoire des Politiques Culturelles*, Grenoble, n°40, été 2012.



FIAT LUX ! QUE LA LUMIÈRE SOIT !

La force du collectif

Pour les Capdenacois qui ont bravé le froid le 20 décembre 2013, la question de l'assignation des places de chacun ne s'est sans doute pas posée. *Fiat Lux !*, un projet participatif dont la direction artistique a été confiée à Laurent Mesnier du collectif bisontin Tricyclique Dol, les a pourtant questionnées. Dans une ambiance aussi conviviale que fraîche, les quelque 800 spectateurs rassemblés ont déambulé aux côtés d'une improbable voiture (qui n'aurait jamais pu passer le moindre contrôle technique) couverte de branches de sapins, décorations et guirlandes de Noël, d'une équipée de jeunes garçons perchés sur des vélos et des constructions roulantes illuminées, de groupes d'enfants aux chaussures ou aux casques de chantier qui font des étincelles, au son de l'harmonie Cap'Musique. L'enthousiasme des spectateurs était à la hauteur de la joie de tous les participants à produire un spectacle unique, dans une énergie mêlant fierté et urgence de la dernière minute. Il fallait voir se déployer cette parade dans les rues de Capdenac, baignant dans les fumées et l'éclat rouge des rubis, les habitants commentant les machines roulantes fabriquées pour l'occasion, les bénévoles concentrés sur leurs tâches respectives. Pour chacun des participants, c'était là l'aboutissement de plusieurs mois d'un investissement qui, dans l'esprit festif et familial qui régnait, se terminait en fanfare place Jean Jaurès avec un feu d'artifices préparé par la compagnie Suak. D'impressionnantes boules de flammes, qui ont eu raison de plusieurs bidons en métal et semblaient littéralement embraser les façades des maisons, symbolisaient à la fois l'excitation et l'éphémère de l'événement : une gerbe de lumière et une grande bouffée de chaleur, presque aussitôt disparues. Près des braséros, le public – qui mêlait des parents avec leurs enfants, des personnes âgées, certaines venues seules, d'autres entre amis ou en famille – et les participants sont restés un moment à se raconter ce qu'ils venaient de vivre. Soupes et vin chaud offerts à tous n'ont pas fait long feu et les plus ragaillardis sont allés danser dans la grande salle du restaurant Le Calypso, en compagnie du duo Didier Dulieux, accordéoniste, et Laurent Paris, percussionniste. Cette soirée inédite, clin d'œil et pied de nez aux illuminations de Noël, est le fruit de multiples collaborations, un précipité d'énergies.

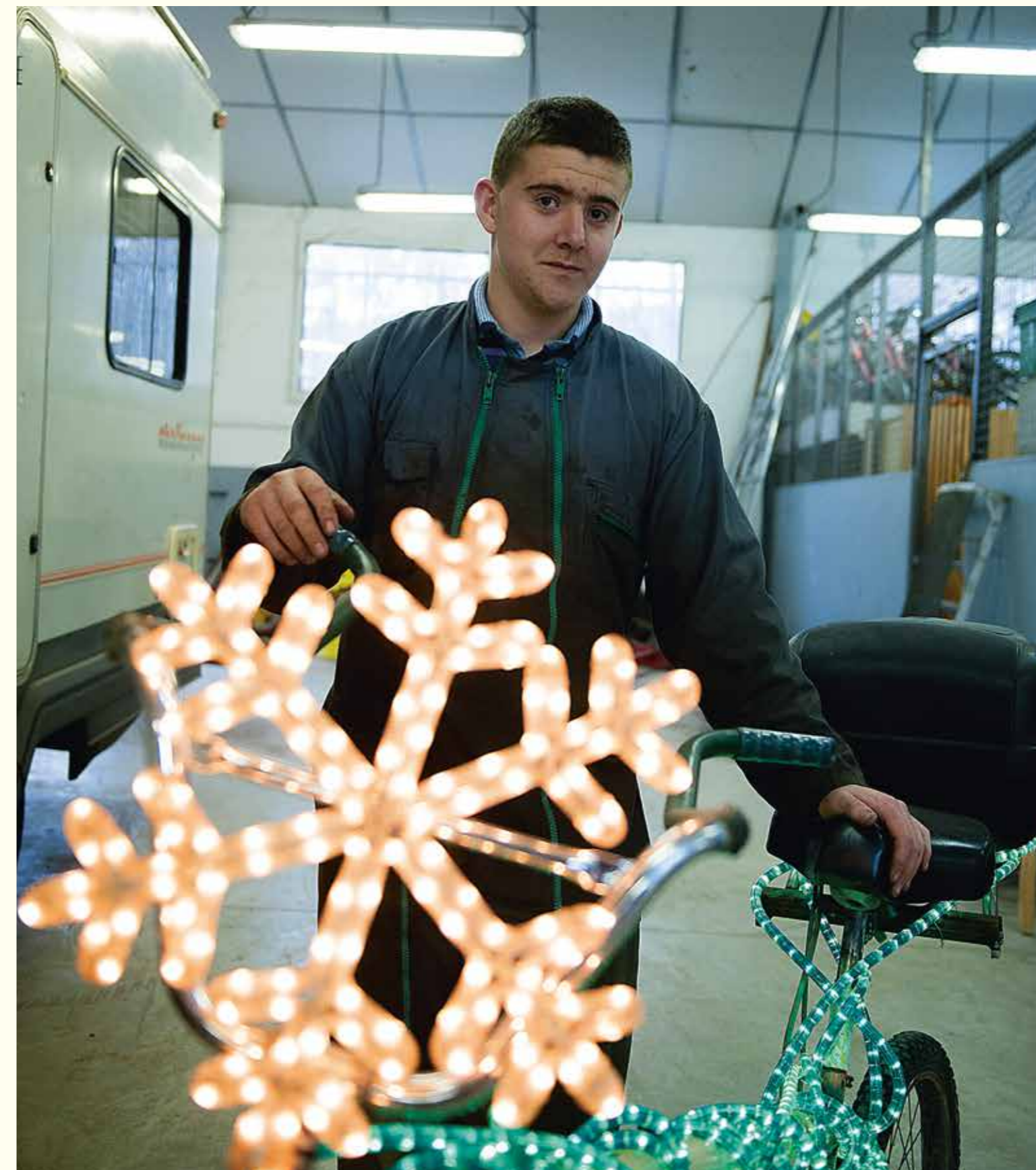
Le 18 décembre, deux jours avant, dans le hangar du comité des fêtes, on a peine à croire que l'événement approche. Au milieu des chars fleuris – le chien Volt, Hello Kitty et Calimero, entre autres – trône la voiture et son capharnaüm de bambous, guirlandes, téléviseurs, boules de Noël, etc. Des prises de courant et des câbles s'emmêlent... Deux groupes électrogènes sont là pour alimenter le tout ; l'un est niché dans le coffre, pour l'autre, on ignore encore comment il va rouler pour accompagner le cortège. La poignée de bricoleurs mobilisés formule des

hypothèses et fait des tests. Depuis septembre, ils suivent les ateliers de construction guidés par Laurent Mesnier, qui n'en est pas à son premier coup d'essai en terme de projet participatif. Des élèves du collège Voltaire ont également été impliqués, avec leur professeur d'arts plastiques. Le trio de Tricyclique Dol auquel l'artiste appartient est réputé pour ses créations scénographiques, ses sculptures et ses engins qui allient ingéniosité, bricolage, récupération et effets presque magiques. Et Laurent aime mettre son savoir-faire et son expérience en partage avec des habitants ou des enfants dans le cadre du temps scolaire.

Au même moment, à l'ITEP, l'Institut thérapeutique éducatif pédagogique de Massip, Maurice Briard, éducateur, tente de canaliser les grands gaillards eux aussi embarqués dans l'épopée. Dans l'atelier de mécanique, certains semblent occupés à déconstruire ce qu'ils ont fait la veille. D'autres présentent avec enthousiasme leur véhicule décoré. Soudure et étincelles, découpes au laser des bidons qui serviront de braséros, ça s'affaire. Maurice est très sollicité, on entend son prénom résonner aux quatre coins de l'atelier de construction mécanique. Un membre du groupe des Canailles, qui vont voir leurs chaussures équipées de pierres de briquet pour faire des étincelles en marchant, est tout fier de tester le principe en compagnie de Laurent Mesnier. Quand l'éducateur à ses côtés lui demande : « Tu sais ce qui se passe vendredi soir ? Qu'est-ce que tu vas faire ? » Il lance, les yeux aussi brillants que les étincelles produites par ses chaussures : « On va déambuler ! »

À la veille de l'événement, le jour est tombé dès 17h et un « ooooooh ! » collectif résonne dans le hangar du comité des fêtes. Deux minutes avant, un membre du comité me glissait à l'oreille : « J'suis comme un gosse, impatient qu'ils allument les lumières. » Avec les autres membres qui préparent la soupe pour le lendemain, dans d'immenses marmites posées sur des trépieds alimentés au gaz, il fait partie de ceux qui ont réagi à l'unisson à l'illumination de la voiture. Les bricoleurs, d'autres bénévoles venus en renfort, tout le monde admire le vaisseau amiral de la déambulation qui brille de mille feux sur le parking. Un sapin de Noël ambulant, version arts de la rue, tendance « système D ». Les voisins d'en face sont sortis sur le perron en chaussons et prennent des photos, pour certaines postées de suite sur FaceBook avec le « Like » associé. Il reste 1000 choses à faire et autant de questions en suspens, mais la mayonnaise de *Fiat Lux !* vient de prendre pour de bon. Le groupe s'est scellé autour de la voiture désossée, sauvée de la casse pour un dernier tour de « Capde », et pas des moindres. Cette force qui surgit, et qu'on ressentira pendant la déambulation – émouvante et finalement si rare – est celle du collectif. Le pari osé de faire collaborer un grand nombre de personnes

Adrien et son fidèle destrier, un vélo-chopper customisé Fiat Lux !



et de structures diverses se cristallise là, sur le parking trempé, par 3° C de température, quand chacun y va de son petit commentaire sur les lumières, l'alimentation et la quasi absence de freins. Il y a de l'air, du possible, pour que chacun s'engage – il le faut même, pour aller au bout. L'engagement se transforme parfois en effet en devoir. En attendant, les rires fusent et un apéro improvisé se lance dans le hangar du comité des fêtes.

DE LA PARTICIPATION À L'ENGAGEMENT

La participation des habitants n'est jamais dénuée d'ambiguïté. Tout comme celle des artistes n'est jamais dépourvue de paradoxes. Pour quoi propose-t-on aux personnes de participer ? Et à quoi précisément ? Leur demande-t-on d'être créatifs ? Créateurs ? Figurants ? Moteurs ou suiveurs ? Inspirés ou inspirants ? Quelle motivation des artistes à créer avec d'autres, qui ne le sont pas et qu'ils n'ont pas choisis ? Si Derrière Le Hublot recourt plutôt à la notion « d'implication », c'est sans doute par conscience de la complexité que recèle celle de « participation ».

L'art participatif est le sujet d'ouvrages, de rencontres et colloques de plus en plus nombreux depuis quelques années, attestant d'une attention très vive, voire d'une mode. La participation interroge profondément la nature de la relation qui s'instaure entre les artistes et les publics, entre les publics et les œuvres. Elle bouscule parfois aussi la notion même « d'œuvre », qui ne prend plus nécessairement la forme d'un objet créé ou d'une représentation donnée, mais celle d'un processus dont le résultat est plus ou moins tangible et partageable avec un public. Dès le début des années 2000, Nicolas Bourriaud avait décrit une évolution de cet ordre dans les arts plastiques, décrivant l'émergence de ce qu'il avait alors nommé « une esthétique relationnelle »¹. Pour la critique d'art américaine Claire Bishop, « les gens » sont le « médium artistique central » de l'art participatif qui convoque différentes « formes d'être ensemble ». Bishop insiste sur le fait que la caractéristique de la participation devrait être d'offrir à celles et ceux qui s'engagent dans un projet, une véritable capacité à influencer son déroulement et son aboutissement. Pour l'artiste aux commandes, une tension s'instaure d'emblée. Quelle plasticité de sa ligne artistique et esthétique pour permettre l'intégration de l'apport des participants ? Doit-il créer un cadre, accompagner et laisser faire ? Diriger ? Et jusqu'où ? Assumera-t-il une production certes partagée, mais dont la qualité n'est peut-être pas tout à fait à son niveau d'exigence ? Est-ce le processus ou le résultat qui importe le plus ?

Pour Laurent Mesnier, ces paradoxes sont très concrets sur le terrain et ils rendent les aventures participatives aussi passionnantes qu'éreintantes. Les artistes comme les personnes impliquées parlent en effet souvent « d'aventures », attestant de la force de l'expérience vécue, de la valeur du temps partagé, de la relation qui s'est nouée. « Ce qui m'intéresse, insiste-t-il quelques mois après *Fiat Lux!*, c'est de provoquer une production collégiale, d'emmener les gens dans un cheminement de questionnements et de création. Je me vois comme un tuteur : à l'écoute des envies et attentes de chacun. Si faire du participatif, c'est dire, « je veux ceci et tu fais cela », cela ne m'intéresse pas. Dans ce cas, tu cherches des petites mains, c'est autre chose. Le pari, c'est qu'une énergie de groupe rende possible quelque chose que personne n'aurait

pu faire seul. » Le pari est aussi que la production artistique soit réussie, puisqu'elle est présentée à un public. Parfois, des compromis doivent être faits et l'ambiguïté des attentes du commanditaire apparaît. Il faut associer des bénévoles et que l'expérience soit enrichissante pour eux, tout en garantissant un temps de présentation qui ne laisse pas les spectateurs sur leur faim – des spectateurs qui, pour la plupart, d'ailleurs, n'ont pas conscience des conditions de fabrication du spectacle.

L'EFFET DU « MICROMARQUAGE »

Pour les bricoleurs de *Fiat Lux!*, Claude Miquel, Christophe Delclaux, Jean-Claude Sancère, Pierre Beaujard, Michel Simon, Josie Cormier ou encore Claude Hallouin, des bénévoles très engagés, la participation a aussi été le sujet d'interrogations. Un mois après l'événement, plusieurs d'entre eux racontent avoir traversé une période de doute, se sentant un peu trop « lâchés dans la nature », sans direction. Et puis le jour J « l'alchimie opère », remarque Christophe. « À l'heure du rendez-vous, tout le monde débarque : les gamins de Massip, les musiciens, les autres bénévoles... Là, tu te dis : "On fait partie de quelque chose !" C'est la fierté d'y participer... Même si ça restait hasardeux puisqu'il y a eu des problèmes techniques réparés à la dernière minute... Quand on a démarré la voiture, la moitié des branchements électriques ne fonctionnaient pas ! » Quand on leur demande s'ils ont parfois pensé à lâcher, ils reconnaissent que l'idée leur a traversé l'esprit. « Mais quand tu t'engages, il faut y aller » insiste Michel. « Et puis tu es toujours content de retrouver les autres... Maintenant, on a hâte qu'une autre proposition arrive. Il y aura le festival, bien sûr, mais *Fiat Lux!*, c'est différent, c'était notre projet à nous. »

À l'ITEP, la satisfaction est partagée. L'enjeu n'était pas uniquement focalisé sur la déambulation-spectacle, même si tous les enfants et le personnel attendaient ce moment. « Ce qui nous tient à cœur, insiste Thierry Verlaguet, chef de service éducatif, c'est d'étonner à la fois les enfants et les habitants de Capdenac. » Les enfants et adolescents de l'ITEP souffrent de troubles du comportement, mais aussi des clichés. « On cherche à déjouer les *a priori*, le stéréotype des gosses qui ne font que crier et avec qui on arrive à rien. On casse aussi la routine qu'ils connaissent et on leur montre qu'ils peuvent aller au bout de quelque chose. » Des liens étroits étaient déjà établis avec Derrière Le Hublot. En 2011, l'ITEP avait mis à disposition une partie de ses locaux pour l'accueil du spectacle *Habitaculum* de la compagnie catalane Kamchâtka. La collaboration autour de *Fiat Lux!* a permis d'obtenir des fonds croisés de la DRAC (Direction régionale des affaires culturelles) et de l'ARS (Agence régionale de santé) Midi-Pyrénées et a surtout multiplié les occasions de circulation entre le dehors et le dedans – sachant que l'ITEP n'est pas un établissement fermé. « Tout le travail mené en amont dans le cadre de *Fiat Lux!* a été très important pour nous, souligne Patrick Fauvel, le directeur. Des habitants de Capdenac et l'artiste de la compagnie sont venus dans nos locaux pour travailler avec les enfants, pour partager des moments. Il faut désacraliser l'établissement où, historiquement, étaient accueillis des enfants vus comme des délinquants, des ingérables. Dialoguer, rire, boire un verre ensemble, tout cela contribue à changer la perception des gens. » Pour l'ITEP où le soin est l'axe prioritaire, une

Jean-Claude en pleine immersion électrique dans la voiture de Fiat Lux !



initiative comme *Fiat Lux!* est un outil quasi « thérapeutique, qui peut apaiser, mettre en lien, contribuer à la restructuration d'un enfant ou d'un adolescent », ajoute M. Fauvel. « Pour ces enfants à qui la rencontre avec l'autre pose problème, participer à une soirée comme celle du 20 décembre, c'est exposer aux habitants de la ville leur réalisation, se mettre en avant, être comme les autres enfants des écoles et collèges qui présentent des spectacles en fin d'année scolaire. » Le directeur de l'ITEP a été à la fois intéressé et ému par le temps collectif qui a suivi la déambulation. « Voir cette mixité, ce brassage de gens très différents, avec les enfants de l'ITEP parmi eux, était très touchant. C'était festif de partager une soupe, au moment de Noël. Cela avait beaucoup de sens. » Cette dimension de participation valorisante des enfants est assumée et revendiquée par l'association comme par l'artiste. « Le dîner de la veille avec les jeunes, Delphine et Maurice, c'était un vrai cadeau, raconte Laurent Mesnier. Comme de voir tous les enfants présents le jour J. C'est une grande victoire. » Sur les effets *a posteriori*, chacun reste prudent car ils sont difficiles à évaluer. Laurent utilise la métaphore du « micro marquage » : « comme un petit pli que tu ne peux plus enlever », une trace à peine perceptible, mais qui reste là, indélébile.

1. Nicolas Bourriaud, *Esthétique relationnelle*, Les Presses du Réel, Dijon, 1998.

2. Stéphanie Airaud, « Participa(c)tion », in *Participa(c)tion*, MAC/VAL, Vitry-sur-Seine, 2014, pp.7-10.

ANCRAGE ET ÉDUCATION POPULAIRE !

J'arrive d'une tournée dans quatre lieux de « résistance culturelle en milieu rural ». Une grotte troglodyte, une grange dans les bois, des wagons théâtre, et une mini-salle paroissiale. Des lieux de 50 à 100 places, des aventures, des « privés » qui bataillent pour rester vifs et désirables.

Parce que tout lieu culturel en milieu rural est un lieu de résistance ! On résiste à quoi ?

En premier lieu, à l'idée d'une culture de masse assénée à la masse connectée : « l'Entertainment », culture consensuelle, gros bouzins et consommation culturelle, confortable pour les élus et peut-être pour tous. Je ne conteste pas les qualités de ces offres là, leur capacité à combler les spectateurs, je conteste l'idée que ce soit la seule voie. À Derrière Le Hublot à Capdenac-Gare ou au Nombriil à Pougne Hérisson, nous sommes pétris d'un idéal de culture populaire, persuadés que c'est l'autre endroit de la constitution de la société, au même titre que la famille ou l'école. À ce titre, nos propositions y sont souvent moins confortables, plus polémiques, dissensuelles. C'est la fonction de cette action qui doit aider, non pas à changer le monde, nous n'en avons certainement plus la force, mais à donner les outils pour être capables de le regarder, de penser contre, de ne pas se laisser *embijoler* par les récits flatteurs et les manipulations cachées sous de grands airs de vérité.

Et le faire en s'amusant, avec la communauté, avec le bonheur de divertir bien sûr !

Divertir signifie au départ, se détourner. On parlait d'ailleurs de l'herbe de la détourne qui faisait perdre le chemin aux esprits faibles. Puis le mot a signifié : amener quelqu'un à d'autres idées, à penser autrement, en général de façon enjouée. Éveiller les consciences et le faire ensemble sur un territoire. Le territoire, l'ancrage ? C'est une gageure de s'en réclamer dans une France où les intellectuels ne rêvent que d'universalité et relèguent au statut de folklore ou de pathos villageois tout ce qui revendique la nécessité de cultiver de la différence. Car il faut résister aussi à une certaine idée de la culture. Celle de l'excellence qui excelle surtout dans l'entre-soi et qui montre aujourd'hui ses limites, celle du déracinement qui est la marque de l'universalisme. « Être enraciné dans l'absence de lieu » dirait la philosophe Simone Weil. Plus que jamais, il s'agit de prendre en compte les territoires et leurs ressources. Chaque expérience que j'ai pu mener avec Derrière Le Hublot était marquée par cette obsession. Les veillées contées dans les lieux les plus improbables, les Greeters, portes d'entrée sur le territoire par l'humain et la simple unicité de chaque existence. Il se passe dans nos pays des choses magnifiques qui accompagnent la mutation de campagnes où les jachères diverses menacent le vivre ensemble et Derrière Le Hublot, le regard porte loin, très loin et pourtant si près.

YANNICK JAULIN

LES GREETERS EN VALLÉE DU LOT

La mise en récit du territoire

« Ce sont des visites qui m'ont beaucoup touchée, sincèrement. D'ailleurs, ce sont des rencontres que j'ai faites, bien plus que des visites. J'aime aller à la découverte des autres. Il y a une forme de risque, que j'ai accepté de prendre. Et comme l'a remarqué Gilles, ce risque est partagé entre le visiteur et le Greeter. Au fil de la balade, le lien se tisse et on entre dans l'intimité des gens. J'avais naturellement envie d'aller vers cela et j'ai vraiment été plus que comblée ! » Presque huit mois plus tard, Corinne Plouvier, nantaise, est enchantée de se remémorer ses vacances de l'été 2013, marquées par quatre balades avec des Greeters de la Vallée du Lot. Gilles, dont elle parle, c'est Gilles Tillet qui propose une balade à Saint-Julien-d'Empare, juste à côté de Capdenac-Gare, où il a grandi et a une maison. Il garde lui aussi un excellent souvenir de son expédition en compagnie de Corinne. « Il faut être curieux, avoir envie de rencontrer l'autre. Ça peut être l'aventure... bien plus risquée qu'en partant au Pôle Nord ! » Ils ont passé deux heures ensemble, ont marché dans les bois, au bord de la falaise, ont partagé un peu de gnôle. Chaque Greeter offre une boisson, un thé, un alcool, un gâteau ou une spécialité culinaire aux visiteurs, pour se rencontrer dans le plaisir et le partage. À Corinne, Gilles a parlé de son enfance, des murs montés par ses aïeux, de l'eau qui ruisselle et alimente la fontaine où il avait donné rendez-vous. Ils se sont séparés comme ils s'étaient retrouvés. Entre temps, ils s'étaient rencontrés, avaient devisé, échangé. Ils ne se sont jamais revus et ne se reverront probablement jamais.

Pour Corinne, tout avait commencé à l'office de tourisme du pays de Figeac, où elle était tombée sur un dépliant au graphisme qui avait attiré son œil. Le dessinateur Guillaume Guerse accompagne l'association depuis le début ; son trait et son univers distinguent les supports de communication de Derrière Le Hublot. Pour le dépliant des Greeters, il a dessiné des portraits en pied de chacun. Le texte a fait le reste : *Des Greeters en Vallée du Lot, visites culturelles et touristiques pour les curieux*. « J'étais partie seule, je ne m'imaginai pas dans un flot touristique, j'avais envie de quelque chose de différent, se souvient-elle. Je me suis dit que ce serait une autre manière de découvrir un territoire. » Pour Gilles, tout avait commencé quand Fred Sancère lui avait proposé de devenir Greeter. Passé la première appréhension – « Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir raconter ? » – il s'était dit que ce pourrait être l'occasion de rencontrer des personnes, de faire connaître ce coin auquel il tient tant, de rendre hommage à ces ancêtres qui ont ici « sculpté le paysage ». Des expériences de rencontres comme celles-ci, les onze Greeters en ont tous vécues à l'été 2013. Avec les Greeters, non seulement la curiosité n'est pas un vilain défaut, mais au contraire, elle est fortement encouragée.

Cette étonnante collaboration entre Derrière Le Hublot et l'office de tourisme du Pays de Figeac puise de lointaines racines à la fin des années 90, à New York. Des habitants proposent à des touristes lassés des sentiers battus des visites de leur quartier. En anglais, *greeter* signifie « hôte » et *to greet*, « accueillir ». Le mouvement s'est depuis répandu et est désormais présent dans toutes les grandes villes occidentales. Les habitants Greeters de la Vallée du Lot s'en démarquent à plusieurs égards. Ils ont été sollicités par les deux structures porteuses alors qu'ailleurs, le mouvement est parti spontanément de citoyens qui voulaient donner une image différente de leur ville. Ils sont en milieu rural alors que le mouvement est très urbain. Et leurs balades ont vu le jour avec le parrainage de deux artistes invités, la comédienne et metteuse en scène Valérie Puech et le comédien conteur Yannick Jaulin. L'intervention du binôme n'avait pas pour but de faire des habitants des acteurs, ni des créateurs, mais plutôt de libérer leur parole. Si invisible soit-elle désormais aux yeux des visiteurs, cette intervention a joué un rôle d'importance, notamment pour donner confiance aux Greeters. Edith Malaret en atteste. « Ça m'a aidé à mettre des mots sur ce que j'aime sur le causse, dit-elle à Julia Ardiley, qui a effectué un stage à Derrière Le Hublot et a consacré son mémoire universitaire aux Greeters en 2013. Parce que je sais pourquoi j'aime ce coin, mais je ne savais pas encore comment j'allais le transmettre. [...] (Cela m'a) renvoyé le fait que mon histoire personnelle était très importante et que je pouvais raconter mon attachement au lieu de ce point de vue. »¹ « Notre rôle avait du sens, confirme Valérie Puech, parce qu'il était d'encourager les Greeters à plonger sans tabou dans l'intime, dans leur histoire d'enfance, à savoir « comment la terre les a transformés ». [...] Les Greeters avaient besoin d'être aiguillés et poussés. C'est une démarche qui nous intéresse, Yannick et moi, d'arpenter les territoires, d'aller voir des gens, de leur poser des questions. »²

LES PETITES HISTOIRES FONT LA GRANDE

Bien que très différent de *Fiat Lux !*, le projet des Greeters a en commun avec lui une articulation entre individu et collectif. Alain Beauville, Michel Delbos, Jeanne-Marie et Michel Delbos (des homonymes !), Edith Malaret, Dominique Miquel, Gérard Pouyatos, Gérard Roumieux, Rose-Marie Rustan, Gilles Tillet et Fred Sancère, qui propose lui-même une balade, partagent leur vécu et leur rapport à leur environnement. En marchant dans leurs pas, on voit l'Histoire, avec un « H » majuscule, ainsi que toutes les petites anecdotes et les grandes légendes locales, se déployer sous nos yeux. Fred Sancère, depuis Capdenac-le-Haut, fait contempler la plaine et donne une idée de ce à quoi ressemblait le pay-

Allemagne, Afrique... Après avoir vécu très loin, Michel et sa femme Jeanne-Marie, sont revenus aux sources, à Montredon, territoire de leur enfance



sage avant que la compagnie ferroviaire d'Orléans ne contribue à faire sortir Capdenac-Gare de terre. Après cette vision panoramique, il nous emmène en bas, à la rencontre d'artisans, boulanger et charcutier, pour une plongée dans les arrières-boutiques, au plus près d'une intimité où vies professionnelle et personnelle ne font qu'une. Gérard Roumieux, qui fut cheminot, détaille lui avec précision cette influence de la SNCF et son incidence sur la physiologie de la ville, en nous menant dans la promenade qu'il fait tous les matins avec son chien. À Faycelles, Edith Malaret décrit les bouleversements du causse et de la paysannerie, nous proposant de partager sa « transhumance », avant d'aller déguster un gâteau préparé par ses soins, dont la saveur délicieuse est à la hauteur du taux de sucre qu'il contient.

Avec Dominique Miquel, on a fini autour d'un plat de pâtes improvisé, dans sa cuisine. De bonne heure, avant le début officiel de la balade pendant laquelle on découvre les quatre étangs de Salles-Courbatiers et le système des canaux que Dominique entretient, dans la continuité de son père et de son grand-père, on avait croisé Lucette, sa mère, en robe de chambre, qui jetait du pain aux cygnes depuis sa fenêtre, et l'oncle Gaston, qui passait par là, canne à la main et bottes vertes aux pieds. Pendant deux minutes, on s'était cru dans un film de Raymond Depardon. Tel M. Jourdain faisant de la prose sans le savoir, Dominique s'amuse à dire qu'il « était Greeter depuis bien longtemps », sans connaître le mot. Éleveur de truites et de vaches de la race Aubrac, il raconte que ses deux parents sont « nés ici, le même jour de la même année ». Lui aussi est « né ici, a été à l'école ici, habite ici et veut parler d'ici ».

Les balades des Greeters sont toutes portées par des gens très ancrés, qui se plaisent à faire découvrir leur quotidien et leur lieu de vie, tout en faisant preuve d'une grande ouverture envers ceux qui viennent à leur rencontre. L'ici n'exclut certainement pas l'ailleurs. Les parcours de chacun sont de véritables puits à histoires qui s'entremêlent au patrimoine local. Ainsi, vous n'échapperez pas au récit des origines de l'esto-finade, plat typique cuisiné à partir d'un poisson des mers du nord, le stockfish – origines controversées quant à la raison pour laquelle un poisson des mers du nord a terminé dans un plat aveyronnais – ; à l'anecdote de Paul Ramadier qui fut maire de Decazeville et qui, alors qu'il était président du Conseil en 1947 faisait, dit-on, dessaler ledit stockfish dans la chasse d'eau de son hôtel particulier avant de le passer à la casserole ; à l'incitation à pénétrer dans l'église Notre-Dame-des-Voyageurs pour admirer son improbable vitrail de la Vierge Marie représentée au-dessus de la gare de Capdenac...

Les visites des Greeters sont bien loin d'une offre de tourisme classique – plusieurs d'entre eux préfèrent d'ailleurs parler de leur « balade », terme qui se distingue de la « visite ». C'est précisément sur ce point que Derrière Le Hublot et l'office de tourisme du Pays de Figeac se sont retrouvés, chacune des structures poursuivant des objectifs qui lui sont propres, mais qui se sont rejoins. Ce montage de projet en binôme a permis de recevoir un financement *via* le fond européen Leader, dans le cadre du programme de développement rural Feader. Pour l'office, le caractère atypique de l'initiative a des attraits. « Cette opération m'inté-

resse car elle est innovante par rapport à ce que l'on propose habituellement sur nos territoires ruraux, mais aussi par rapport au positionnement développé à Figeac qui est axé sur la ville d'art et d'histoire, le patrimoine bâti, les visites de conférenciers, etc. Une offre très soignée et qualitative, mais aussi très normée, analyse Nadine Darson, directrice de l'office. J'avais envie de prendre un contre-pied. » Le secteur du tourisme est en pleine révolution et Nadine Darson ne veut pas rater le virage du « tourisme expérientiel ». Elle estime par ailleurs important de prendre appui sur le public local. « Les habitants sont nos meilleurs ambassadeurs et ici, ils sont vraiment amoureux de leur territoire. Ils sont nombreux à venir dans les offices pour obtenir des informations sur des activités parce qu'ils reçoivent de la famille et des amis et qu'ils souhaitent leur faire découvrir la région. » Les visites des Greeters s'inscrivent dans cette logique. On pense en effet à la balade dominicale d'après déjeuner, où l'on écoute les histoires familiales et locales – comme avec Jeanne-Marie et Michel Delbos, qui du haut de leur colline à Montredon, contemplant un paysage de clochers, de villages, avec l'Aubrac, le Cantal en fond d'horizon, et relatent leur enfance à proximité. « Certains d'entre eux, remarque Nadine Darson, pouvaient rester dans des schémas de protection au début, en se disant que leur histoire n'intéresserait personne. Il ne s'agit d'ailleurs pas tant de les faire absolument parler d'eux, que de mettre en partage des éléments de leur parcours qui sont très révélateurs de l'histoire locale. »

Pour Derrière Le Hublot, il s'agit bien d'approfondir un travail de mise en récit du territoire, conté par ceux qui y vivent et le font vivre au quotidien. En ce sens, les Greeters constituent un projet culturel profondément contextuel. La mise en avant d'une poignée de personnes, qui, précisons-le, ont été sollicitées, n'a de sens que parce qu'elle s'insère dans une perspective plus globale, dont la cohérence est garantie par le cadre porté par l'association et l'office de tourisme. Un cadre qui a vocation à perdurer puisque deux ou trois nouvelles visites de Greeters devraient voir le jour à l'été 2014.

LE PAS DE CÔTÉ QUI CHANGE LE POINT DE VUE

Le projet des Greeters se caractérise par une certaine posture de l'écart, du décalage. Loin des visites traditionnelles, les Greeters emmènent les visiteurs dans des lieux où il n'y a parfois, apparemment, rien à voir. On peut passer à côté d'un site remarquable sans s'y arrêter, ou prendre un moment pour observer le paysage sans obtenir aucune information sur le clocher de l'église. Les Greeters nous montrent tout autre chose : le petit détail qui compte pour eux est chargé de sens. La découverte du territoire se fait à travers les yeux de ceux qui le parcourent au jour le jour, qui y ont des souvenirs, des attaches. Ils invitent à un partage du sensible, nous font faire le pas de côté qui change notre regard sur le monde. Des habitants, primo-arrivants mais pas uniquement, ont d'ailleurs fait certaines balades pour découvrir ou redécouvrir leur ville ou village et ses environs.

L'autre pas de côté que Derrière Le Hublot assume avec les Greeters en Vallée du Lot est la disparition de la dimension artistique. Le moteur même du projet est que les habitants Greeters se l'approprient, sans chercher à faire d'eux des artistes ou des comédiens proposant des visites

décalées. Cela prendra du temps et, en attendant, aux yeux de Fred Sancère, la responsabilité de l'association est importante, vis-à-vis des habitants mobilisés. C'est la responsabilité « d'animer le groupe, de continuer à avancer, de ne pas lâcher ce qu'on a créé ». Cet accompagnement durera le temps qu'il faudra, jusqu'à ce que l'initiative s'autonomise peut-être un jour. Garant du fil rouge qui lie et relie, l'association reste présente, tout en laissant chacun prendre sa place et faire sien le récit de son vécu de Greeter. Au-delà des temps de visites – dont l'organisation calendaire est pilotée par l'office de tourisme, qui joue les intermédiaires entre les touristes et les Greeters – les habitants ont eu l'opportunité d'échanger autour de leurs expériences et leurs balades. Comme souvent, c'est autour de quelques repas que les Greeters se sont donc aussi rencontrés entre eux.

Gérard Pouyatos ne s'en lasse pas, de faire de telles rencontres avec des gens « insolites qui ont une autre vision du monde » grâce à « Derrière le bulot », plaisante-t-il. Il y a quelques années, Marc Pichelin et Kristof Guez sont passés par chez lui pour *Potage et potager*. Ils ont offert un grand tirage d'une photo d'une chouette en plastique gonflable, trouvée chez Gérard et Marie, sa femme. Elle est là, la photo, accrochée au mur, à côté du poêle. Sa « visite de Greeter », Gérard la fait dans son potager, justement ; son jardin secret... qui est ouvert à tous. Aux enfants, il fait deviner les légumes. Et à la fin, « je débouche une bonne bouteille, je déballe un peu de charcuterie, du fromage et on casse la croûte. Je prépare des cageots : ils repartent tous avec des légumes... bio bien sûr ! » On aurait aimé faire la visite du jardin, mais il pleut des cordes le jour où l'on est là, alors on l'a juste aperçu par la fenêtre de la voiture. Gérard nous invite à « chapper » dans la salle à manger, pas loin du poêle et de la photo de la chouette. Plein mois de décembre, le bois crépite, il fait nuit noire depuis 17h. Il déroule le fil de sa vie et tout « Capde » est raconté là : Raynal et Roquelaure, la SNCF, le rugby... Gérard est une figure locale. Connu comme le loup blanc, tout le monde le salue d'un « Bonjour Atos ! » au marché le samedi matin. « Je suis ancré ici, les racines bien profondes, et je mourrai ici », assure-t-il, le sourire aux lèvres.

Ces croisements entre habitants, artistes et partenaires, constituent le fondement de la démarche de Derrière Le Hublot. Pour le public qui découvre les cartes postales sonores de *La Trilogie Gastronomique*, qui passe deux heures avec un Greeter ou qui déambule un soir de décembre pour *Fiat Lux !*, ce travail de fond est relativement invisible. Il transpire pourtant sans nul doute dans l'esprit qui se dégage des activités développées. Et, de façon certaine, il impose une méthode de travail en partenariat qui prend du temps, où la production et la médiation ne sont pas dissociées mais indivisibles et où la transversalité préside. Le projet se veut en perméabilité avec l'environnement dans lequel il évolue. La culture y est pensée comme une modalité d'action et de stimulation de cet environnement et de ceux qui l'habitent, dans une perspective de développement territorial très large.

1. Julia Ardiley, *La médiation dans les arts de la rue. Étude et analyse avec le projet Greeters en Vallée du Lot et Derrière Le Hublot*, mémoire soutenu en 2013, dans le cadre du Master 2 projets culturels dans l'espace public de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

2. idem.

PREMIÈRES BALISES (AVANT MUTATIONS)

Dans les mutations culturelles, politiques et sociales qui affectent le(s) territoire(s), Derrière Le Hublot, de par ses dix-huit années d'histoire et ses dynamiques actuelles, ne serait-il pas en mesure de poser les premières balises de ce que pourrait être une nouvelle phase publique d'action culturelle et artistique ? Éléments de boussole.

Tout d'abord, et sous l'impulsion de son directeur Fred Sancère, l'association a su impliquer les différentes collectivités présentes sur le territoire du projet : celle du Grand Figeac où elle est implantée, mais aussi la région et l'État (DRAC Midi-Pyrénées), ainsi que les départements du Lot et de l'Aveyron. Elle a initié ainsi, en revêtant les habits du « passeur » artistique et culturel, une inter-territorialité et une coopération publique nécessaire à la constitution d'une grammaire commune. Et cette coopération ne cesse de s'étendre à des départements et des régions voisines, à la fois au travers des itinéraires, ces « fenêtres sur le paysage » de la Vallée du Lot, et par des dynamiques de réseaux, certes plus usuelles mais non moins pertinentes, telles que *en Rue Libre* ou *L'itinéraire de cirque en chapiteau en Massif Central*. Si ces mutualisations demeurent encore l'addition de financements croisés, représentatives de notre morcellement politico-administratif et des difficultés des collectivités à identifier leurs compétences propres, Derrière Le Hublot illustre ainsi le mot de Salluste : « par la Concorde, les plus petits peuvent s'augmenter ».

Gérard, solide comme un chêne dans son jardin



Cet assemblage ne se limite pas au seul champ de la culture. La construction de politiques territoriales oblige au décloisonnement et se doit de mieux articuler des catégories de l'intervention publique construites par secteur. Par les interactions avec l'éducatif, le tourisme, le social ou encore l'environnement, les dynamiques instaurées par Derrière Le Hublot impliquent le dépassement d'une culture attachée au seul enrichissement d'ordre intellectuel et artistique en étendant sa définition à tous ceux qui en sont éloignés ou qui se trouvent en position de spectateurs passifs. Car ces intersections entre politiques publiques dont « la modernité n'a fait que produire des étanchéités entre les savoirs » (Habermas), confèrent une capacité culturelle à bousculer le bel ordonnancement de certaines citadelles.

Ces actions artistiques et culturelles « initiées parfois, animées souvent, partagées toujours » (Derrière Le Hublot, projet 2012-2015), et avant tout avec les personnes qui habitent le territoire, pourraient bien être une autre des balises, et non la moindre, arrimée par Derrière Le Hublot. Les pratiques culturelles évoluent, les esthétiques se croisent, nos mobilités transforment les rapports à l'art ainsi que les valeurs qui y sont attachées. S'ancrer dans le paysage, c'est donc pour l'association, reconnaître la place des gens et partager « à hauteur d'Homme » des projets, des parcours, des vies. Chaque personne, en recevant culturellement et artistiquement des uns et des autres pour se donner à vivre et à penser, tend alors à son émancipation en tant que partie prenante de son propre développement et de celui, plus collectif, de ce qui fait « bien commun ».

Enfin, l'alchimie mise en œuvre par Derrière Le Hublot est d'adjoindre au tandem territoire-personnes un précipité instable : l'artistique. Si un projet artistique s'alimente des personnes au travers de leurs cultures, un projet de territoire se nourrit des artistes au travers de leur force singulière. L'action de Derrière Le Hublot ne se limite donc pas à proposer une saison, mais imagine une présence artistique qui co-construit un récit territorial. À partir d'un territoire, celui du Grand Figeac et d'une volonté culturelle forte, celle de Derrière Le Hublot, artistes, personnes qui habitent le territoire, acteurs de l'éducation, du social, du tourisme, citoyens et élus sont ainsi en mesure de produire des valeurs partagées tout en respectant leurs singularités. De là émergent des projets communs qui, s'ils sont éphémères dans leurs résultats, sont durables dans leurs processus et participent pleinement à un « vivre ensemble » réactif.

« **La racine pousse là où est l'arbre** dont le tronc est perméable à toutes les sèves de l'univers », écrit le poète Gabriel Okoundji. Un tronc, colonne vertébrale poreuse et nourricière, que Derrière Le Hublot et son directeur, Fred Sancère, pourraient bien incarner aujourd'hui, mais un tronc qu'il convient maintenant de planter dans un lieu du territoire, car vivre en itinérance perpétuelle n'est pas sans épreuve. Reste que ce « lieu dit » ou ce « haut lieu » pour reprendre les expressions de Marc Augé, doit demeurer fidèle, par ses usages et ses rhizomes territoriaux, à la nature même du projet de Derrière Le Hublot : celui d'être tiers.

FRANÇOIS POUTHIER

Président de Culture et Départements

Chargé de cours Université de Bordeaux Adess-Cnrs Umr 5185

FAIRE POUR ET AVEC LES GENS

Le leitmotiv originel des fondateurs de Derrière Le Hublot n'a pas changé depuis 18 ans. Alors adolescents et jeunes adultes, ils se demandaient : quelle vie dans cette ville, pour cette ville et à partir d'elle ? Ils sont à l'époque soutenus par un animateur socioculturel qui les encourage dans leur initiative. Jean-Louis Pons n'a depuis pas failli à sa position d'accompagnateur puisqu'il est président de l'association depuis 2010. Cette fidélité au long cours rappelle combien les principes de l'éducation populaire irriguent l'action de l'association. Derrière Le Hublot contribue certes au développement culturel et territorial, mais tout autant au développement et à l'émancipation de ses membres. Le volet associatif du projet n'est ni fantôme ni secondaire et les conseils d'administration réguliers comme l'assemblée générale sont autant d'occasions de stimuler l'implication citoyenne. Dans un contexte déjà évoqué de questionnement de la participation des habitants à la démocratie locale, et alors que les espaces de mobilisation des citoyens s'incarnent dans des dynamiques collectives aussi diverses que les coopératives, les AMAP, la gouvernance associative, etc., la démarche de Derrière Le Hublot relève d'une action politique – au sens de la société et de l'organisation des conditions du vivre ensemble. Faire pour et avec les gens est une conviction qui n'a rien de performative : il ne suffit pas de le dire pour que cela devienne réalité. Il faut accompagner, structurer, réfléchir, collectivement, pour se doter et exercer un certain pouvoir d'agir.

Cette dynamique émancipatrice fait fortement écho aux préconisations du rapport que Marie-Hélène Bacqué, sociologue, et Mohamed Mechmache, fondateur d'AC le Feu¹ ont rendu en juillet 2013 à François Lamy, alors ministre délégué chargé de la Ville. Ce rapport² concernait les territoires de la politique de la ville, mais il pose de façon plus globale la question du contexte et des conditions d'émergence de ce « pouvoir d'agir » citoyen. Au grand regret de Bacqué et Mechmache, leurs propositions les plus ambitieuses visant à permettre la participation des habitants des quartiers populaires – une participation réelle et non contrôlée ou fantasmée – n'ont pas été retenues dans la loi de réforme de la politique de la ville votée fin 2013. Si les dispositifs de concertation et de consultation restent inscrits au cœur des processus de la politique de la ville, le pouvoir d'agir conféré aux habitants demeure limité. Pour Marie-Hélène Bacqué, le constat est sans appel : le processus « d'empowerment » n'est toujours pas à l'ordre du jour. Spécialiste de cette notion anglo-saxonne difficilement traduisible en français³, Marie-Hélène Bacqué indique que « l'empowerment » désigne à la fois le pouvoir d'agir et le processus par lequel une personne acquiert ce pouvoir.

Sa réflexion et ses recherches sur « l'empowerment », une « pratique émancipatrice » estime-t-elle, éclairent de façon pertinente les logiques d'implication et de co-construction comme celles que Derrière Le Hublot travaille à déployer. L'enjeu est bien de proposer des contextes et des situations qui permettent à chacun d'être acteur de sa vie, pour soi, mais aussi au sein et pour un collectif. Si la satisfaction personnelle, cruciale, explique sans nul doute en partie l'engagement des membres de l'association, il dépasse aussi largement leur cas particulier. Qu'il s'agisse de Claude Miquel qui veut « rendre à Capdenac ce que Capdenac lui a donné » en accordant du temps et de l'énergie au profit de la ville, ou de Pierre Beaujard qui se mobilise notamment « pour faire vivre Capdenac », les citoyens qui agissent au sein de Derrière Le Hublot le font pour contribuer à un mieux vivre ensemble, au bénéfice de la communauté.

Ce terme, « communauté », est très peu utilisé, notamment car il est généralement d'emblée associé aux communautarismes, fortement craints en France. La « communauté » désigne pourtant simplement un groupe de personnes « qui partagent quelque chose en commun ». Dans le cas de celles et ceux que Derrière Le Hublot fédère, ce « commun » est un lieu de vie, un environnement physique mais aussi un réseau de relations humaines, ainsi qu'une certaine qualité de vie. Plus encore, ce qui fait « bien commun » semble être un ensemble de valeurs ayant trait au partage, à la bienveillance et à l'ouverture à l'autre. C'est une culture commune, qui n'a pas vocation à exclure et distinguer, mais bien au contraire, à inclure le plus largement possible et à rassembler. La communauté des bénévoles, des Greeters, des spectateurs, des habitants, mais aussi des partenaires institutionnels et professionnels, n'est donc pas tant celle de Derrière Le Hublot, que celle que l'association contribue à fabriquer en générant, *in situ* et *in vivo*, de l'histoire partagée et de la culture multiple.

RACONTER LE MONDE

Multiple car entre culture cultivée et culture populaire, entre champ artistique et culturel institutionnalisé et légitimé et monde de l'éducation populaire, entre démocratisation et démocratie culturelle, Derrière Le Hublot refuse de choisir et prend tout. Position peu confortable de l'entre-deux, de l'espace de la conciliation entre ces deux rives qui encore aujourd'hui sont séparées par un fleuve apparemment infranchissable. N'ayant ni lieu, ni centre, Derrière Le Hublot serait plutôt un pont de singe, de fabrication artisanale. Son apparence fragile ne doit pas cacher sa plasticité. La grande adaptabilité, la réactivité et le militantisme des permanents et des bénévoles expliquent en partie la longévité d'un projet dont le budget demeure modeste. Cet espace de conciliation correspond à la définition que la sociologue Marie-Christine Bordeaux donne de la médiation culturelle qui « combine en permanence deux dimensions contradictoires : un axe vertical lié à l'institution, où la culture s'élabore dans la sphère de légitimité pour tenter de gagner progressivement, par divers processus de diffusion, des couches de population de moins en moins familières des œuvres et des objectifs qu'elle produit ; un axe horizontal, lié aux techniques d'intervention des acteurs de la médiation, lorsqu'elles sont fondées sur le partenariat avec des acteurs d'autres champs professionnels, l'écoute des besoins, l'accueil des pratiques culturelles et artistiques non légitimes au sein de l'institution, la prise en compte des représentations et de la parole de chaque individu. » « La médiation, poursuit-elle, [...] ne travaille pas dans la résolution, impossible, de ces contradictions, mais dans la tension durable qui les unit. C'est une « oscillation permanente » (Crespi, 1983) entre deux états, entre deux exigences. »⁴

De manière assumée et revendiquée, Derrière Le Hublot tente une délicate synthèse entre la sphère culturelle et l'élan de l'éducation populaire, refusant ce que Nicolas Roméas nomme quant à lui « le grand clivage ». Ce clivage « qui sépare les « animateurs » des « artistes », les « amateurs » des « professionnels », le « socioculturel » de « l'art »... qui sépare, en un mot, une pratique artistique « populaire », qui engage le groupe, la rencontre, l'échange, d'un art « noble », perçu comme le fleuron culturel du pays, porté par des individus d'exception. »⁵ Pour Roméas, le projet de l'éducation populaire est une « utopie que l'on peut résumer ainsi : l'idée

La tribu éphémère du Grand Banquet prête à accueillir le public



de pratiques culturelles au sens large – notamment artistiques – dont l'objet ne soit ni la « distinction » dont parlera plus tard Pierre Bourdieu, ni seulement la réalisation d'œuvres exceptionnelles vouées à l'admiration de tous – encore moins destinées au commerce –, mais une pratique collective grâce à laquelle les individus se réalisent ensemble et, en quelque sorte, s'initient collectivement à la vie ; un travail commun qui les élève et les pousse à donner le meilleur d'eux-mêmes par la confrontation aux autres et l'utilisation de matériaux symboliques. »⁶

Le projet de l'association est bien de fédérer des individualités en une communauté aux travers de « matériaux symboliques », en l'occurrence des expériences artistiques et culturelles partagées qui, au long cours, constituent les fils d'une histoire racontée par les habitants eux-mêmes et par des artistes, venus de toute la France et au-delà, connus et reconnus, invités à porter leur regard et apporter leur vision singulière. En ce sens, l'action de Derrière Le Hublot, et singulièrement les Greeters ou la bande dessinée *Des gens de culture* que Guillaume Guerse et Marc Pichelin co-écrivent actuellement, ne sont pas sans rappeler la démarche lancée par l'historien et sociologue Pierre Rosanvallon, *Raconter la vie*, une collection de récits de vie à découvrir *via* un site internet et une série de livres⁷. Pour Rosanvallon, « aucun corps collectif ne saurait exister sans un sentiment d'appartenance ; et pour que ce sentiment existe, il faut se raconter [...] ». Avec *Raconter la vie*, le chercheur ambitionne de contribuer à « la fabrication d'une « démocratie narrative » où chacun redeviendrait visible aux yeux de tous. » La crise de la démocratie, estime-t-il, tient en partie à la crise des récits et des histoires, et donc à la crise de la connaissance de l'autre. L'ignorance d'autrui produit de « la « désolidarité » sociale » ; il faut donc « décrire le monde dans sa diversité »⁸ pour sortir des clichés et stéréotypes, du rejet de l'autre perçu, à tort, comme une menace.

C'est à cette entreprise que contribue Derrière Le Hublot, à l'échelle de son territoire, en lien étroit avec ses habitants, en partenariat et en invention avec des élus, des institutions, des structures de toutes sortes

et, bien sûr, des artistes. D'autres associations, festivals, centres nationaux des arts de la rue, théâtres, scènes nationales, partout en France, concourent à cette même dynamique, invitant des artistes à raconter le monde de et avec celles et ceux qui le vivent et le font vivre au quotidien. Douze d'entre eux, dont Derrière Le Hublot, se sont d'ailleurs rassemblés au sein d'un groupe, nommé « On est un certain nombre »⁹, et ont rédigé un texte collectif qui met en lumière leurs spécificités d'action et les valeurs qu'ils défendent dans le cadre des projets artistiques et culturels de territoire. Ces projets retiennent de plus en plus l'attention à l'heure où l'accès aux œuvres, la participation citoyenne et la vie en société représentent, plus que jamais, des enjeux sociaux et politiques cruciaux pour lesquels il faut continuer d'innover, d'inventer des modalités d'action. De l'élan viscéral de Derrière Le Hublot vers la population, on pourrait craindre une glorification béate de l'ordinaire, une fascination bien pensante pour les petites gens, voire une hypocrisie du monde artistique et culturel qui chercherait à se préoccuper du réel pour se donner bonne conscience. Rien de tout cela. Ce qui se joue là, c'est une attention, une adresse à l'autre. Ce qui s'exprime là, c'est la conviction que l'art et la culture ne doivent pas être des instruments de distinction sociale mais exactement l'inverse, des vecteurs de rencontre et de partage, de transformation des hommes et des femmes et de récit du monde. Aussi utopique que nécessaire.

1. Le collectif AC le Feu a vu le jour au lendemain des révoltes de novembre 2005 déclenchées par le décès de deux adolescents à Clichy-sous-Bois.

2. Marie-Hélène Bacqué, Mohamed Mechmache, *Pour une réforme radicale de la politique de la ville*, ministère de la Ville, Paris, 2013.

3. Marie-Hélène Bacqué, Carole Biewener, *L'empowerment, une pratique émancipatrice*, La Découverte, Paris, 2013.

4. Marie-Christine Bordeaux, « La médiation culturelle en France, conditions d'émergence, enjeux politiques et théoriques », in *Culture pour tous, Actes du colloque international sur la médiation culturelle*, Montréal, 2008.

5. Nicolas Roméas, « Passer la flamme », in *Éducation populaire. Une utopie d'avenir*, Les Liens qui Libèrent, Cassandre/Hors Champ, Paris, 2012, p.11.

6. *idem*, pp.11-12.

7. raconterlavie.fr

8. Citations extraites d'un entretien avec Pierre Rosanvallon, « Et si on parlait ? », in *Télérama*, n°3338, 01/01/14.

9. Voir le texte en ligne : <http://onestuncertainnombre.com/>

ANNE GONON

Auteure, journaliste et critique, Anne Gonon a soutenu une thèse sur les spectateurs des arts de la rue en 2007. Elle a fait de la relation au public et au territoire dans le champ culturel, et de la création artistique hors les murs, ses sujets de prédilection. Elle publie régulièrement des articles universitaires et dans la presse spécialisée et est l'auteure de quatre ouvrages, dont *IN VIVO, les figures du spectateur des arts de la rue* (l'Entretemps, 2011) et *Bienvenue chez vous ! Culture O Centre, aménageur culturel du territoire* (l'Attribut, 2013). Elle partage ses chroniques et critiques de spectatrice sur son blog : www.lasentinelle.eu.

Merci !

L'auteure tient à remercier l'équipe de Derrière Le Hublot et toutes les personnes rencontrées en balades de Greeters et/ou en entretien dans le cadre de cette commande d'écriture : Guillaume Bach, Pierre Beaujard, Sylvie Bosc, Maurice Briard, Aurélie Burger, Nadine Darson, Delphine Datamanti, Jeanne-Marie et Michel Delbos, Christophe Delclaux, Patrick Fauvel, Stéphane Gérard, Edith Malaret, Laurent Mesnier, Claude Miquel, Dominique Miquel, Corinne Plouvier, Gérard et Marie Pouyatos, Gérard Roumieux, Fred Sancère, Jean-Claude Sancère, Michel Simon, Gilles Tillet, Thierry Verlaquet.

Derrière Le Hublot est financé par l'État / DRAC Midi-Pyrénées, la région Midi-Pyrénées, le département de l'Aveyron, le département du Lot, la communauté de communes Grand Figeac, la commune de Capdenac.

Les trois projets présentés dans cette brochure ont reçu des financements spécifiques : *Le Grand Banquet* : programme européen Leader 2007 - 2013 / Feader. *Fiat Lux ! Que la lumière soit !* : programme européen Leader 2007 - 2013 / Feader, DRAC Midi-Pyrénées et Agence régionale de santé Midi-Pyrénées dans le cadre du dispositif Culture Santé, Office national de diffusion artistique, réseau en Rue Libre, ITEP de Massip. *Les Greeters en Vallée du Lot* : programme européen Leader 2007 - 2013 / Feader, Office de tourisme du Pays de Figeac.



Nouveau Parcours Agricoles pour le Développement Rural
Financement des Jeunes Agriculteurs

Crédits photos : couv. © Sylvie Bosc - P. 5 © Joël Verhoustraten
P. 7, 9 et 11 © Sylvie Bosc - P. 13 © Kristof Guez - P. 15 © Jean-Jacques Delmas.
Graphisme Céline Collaud • Impression CGI Graphic